



HAL
open science

Chambéry, une ville en plaine inondable

Sylvie Bocquet

► **To cite this version:**

Sylvie Bocquet. Chambéry, une ville en plaine inondable. Archéologies. Sociétés, réseaux, matériaux, 2023, 1, pp.3-8. 10.46298/asrm.12580 . hal-04186326v2

HAL Id: hal-04186326

<https://hal.science/hal-04186326v2>

Submitted on 23 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Chambéry, une ville en plaine inondable

Un exemple de la gestion de l'eau sur le site des halles

Bocquet Sylvie

Inrap

Résumé

Parmi les villes émergeant au cours de la période médiévale, certaines sont établies sur des terrains inhospitaliers, dans des secteurs éloignés de l'habitat antique et/ou du Premier Moyen Âge. C'est le cas de Chambéry, en Savoie, qui se développe, à partir des XI^e-XII^e siècles, sur des terrains inondables traversés par des rivières aux régimes torrentiels. Le bourg devient au XV^e siècle capitale du duché de Savoie. Si son noyau central n'a pas fait l'objet d'opérations archéologiques, les fouilles menées dans les années 2000 sur ses abords immédiats apportent un éclairage sur les modalités de la prise en compte des contraintes environnementales de la plaine inondable, dans le processus d'extension de la ville, à la fin du Moyen Âge, et sur les façons de l'investir et de l'habiter. Nourris du dialogue entre données de terrain, analyse géomorphologique et sources d'archives, leurs résultats illustrent la mise en place, le développement et la gestion d'un réseau de drainage par canaux ou la variété des techniques de construction adaptées aux sols humides.

(Étude en archives : Michel Goy ; étude géomorphologique : Agnès Vérot, Inrap)

Mots-clés

CHAMBERY
MOYEN ÂGE
URBANISME
HYDRAULIQUE

GEOMORPHOLOGIE
INONDATION
CANAL

Autrice

Sylvie Bocquet est ingénieure de recherche à l'Inrap, responsable d'opérations archéologiques et membre du laboratoire Archéologie et Archéométrie (ArAr, UMR5138).

Introduction contextuelle

Le rapport à l'eau est inhérent au site urbain médiéval de Chambéry en raison de son contexte environnemental spécifique et de sa genèse politique qui, aux XI^e-XII^e siècles, a présidé au choix d'implantation du bourg dans un secteur auparavant inoccupé, en l'état actuel des connaissances.

Alors que les installations romaines et alto-médiévales ont investi la colline de Lémenc, le nouveau bourg est amené à s'établir au pied d'un site castral érigé sur une butte morainique et à se développer dans une plaine inondable parcourue par la rivière de la Leysse et par son affluent divisé en multiples bras, l'Albanne, qui rejoint et grossit la première au niveau de Chambéry. Le secteur s'apparente alors vraisemblablement à une vaste plaine humide sinon marécageuse, du fait de cette convergence des rivières et d'un sol constitué d'alluvions d'origine fluvio-glaciaire. L'emplacement apparaît pourtant stratégique et va motiver l'achat du site par les comtes de Savoie au XIII^e siècle. En effet, occupant la cluse de Chambéry, il se trouve à un carrefour naturel de voies de communication qui relie les massifs alpins à l'est et des pénéplains à l'ouest, lesquelles ouvrent vers Genève ainsi que vers le Bugey et Lyon. Les contraintes hydrologiques pour l'activité humaine s'avèrent toutefois fortes compte tenu du sol argileux imperméable, de la divagation des cours d'eau soumis à des crues récurrentes, accentuées par des épisodes hydroclimatiques saisonniers comme la fonte des neiges, et de la proximité de la nappe phréatique, qui est parfois atteinte dès 1 m de profondeur. Le bourg en formation va devoir être assaini, au moyen de canaux, ce qui a des répercussions sur sa morphologie, ses extensions et les manières d'y habiter.

Cours d'eau et canaux dans la documentation d'archives

Certains des bras de l'Albanne et l'évolution de sa canalisation peuvent être restitués par les sources d'archives (**fig. 1**). À partir du milieu du XIV^e siècle, les comptes des syndics, représentants de la municipalité qui ont la charge de l'entretien des cours d'eau, témoignent ainsi des inondations fréquentes ou bisannuelles de la ville et de leurs conséquences sur les canaux de dérivation, les digues ou les ponts (Brondy 1988, p. 49-51). La répétition des crues se renforce en outre à partir du XVIII^e siècle au cours du Petit Âge Glaciaire *stricto sensu*, période de paléohydrologie active. De grandes inondations sont encore répertoriées tardivement, comme en 1875 avec par endroit 1 m d'eau, signalé par des plaques scellées sur les façades des immeubles du centre-ville. Des photos au début du XX^e siècle rappellent aussi les débordements que subissent la ville ou ses faubourgs, et encore récemment dans les années 1990.

Le sujet de l'eau à Chambéry a été abordé dans des études historiques (Chapperon 1863, Mougins 1914, Brondy 1988, Townley 1999). Il est documenté par des sources écrites foisonnantes, parfois inédites et dispersées dans différents fonds d'archives. Parmi la documentation iconographique, on retiendra la série des « plans des canaux », dressés en 1790-1792, dont la finalité est la perception d'un impôt destiné au financement du curage des canaux (Archives départementales de la Savoie [ADS], 1FiC 100-148). Ces plans, couvrant la ville et par quartiers ou dizaine, fournissent de nombreux détails d'urbanisme et sur les canaux : tracés, sens des écoulements, présence de grilles, ponts et passerelles, etc. (**fig. 2**). La restitution du réseau n'est pas toujours aisée en raison de la discontinuité de nombreuses sections et de portions souterraines non figurées. D'autres plans réalisés au XIX^e siècle exposent ensuite la transformation des canaux en égouts en précisant les tracés des nouveaux branchements ou leurs profils (Archives municipales de Chambéry, 1bis O1, par exemple).

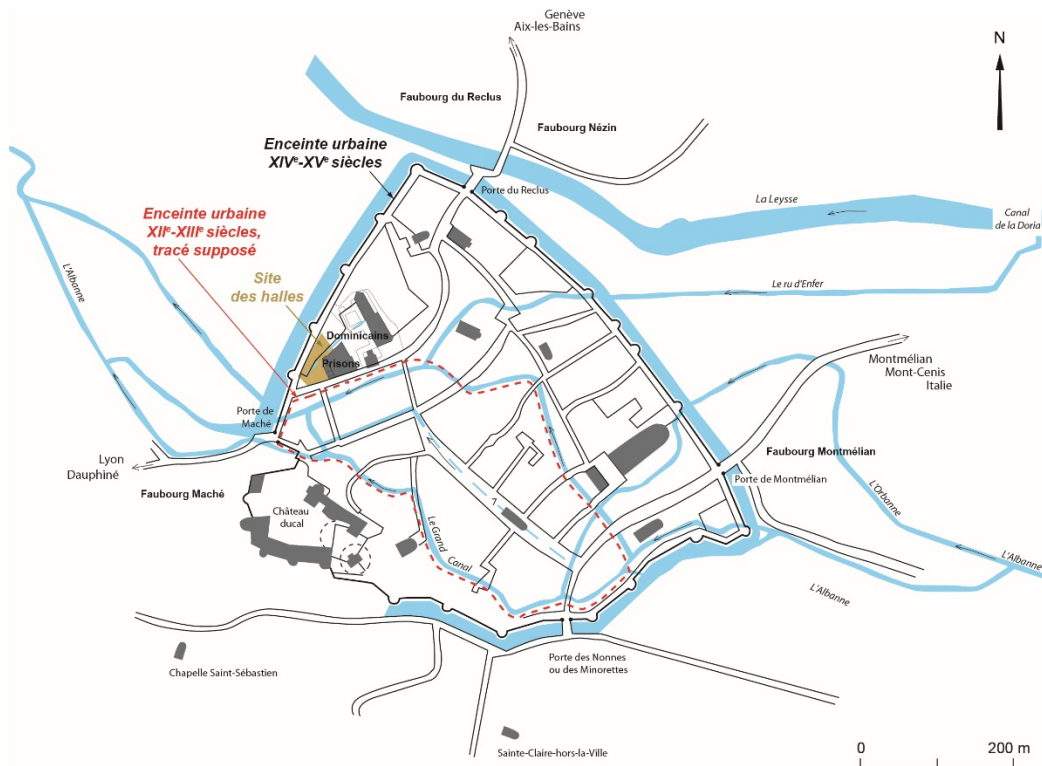


Fig. 1 – Plan historique restitué de Chambéry avec les principaux cours d'eau et canaux (d'après Townley 1999, p. 12). (DAO : S. Bocquet, Inrap)

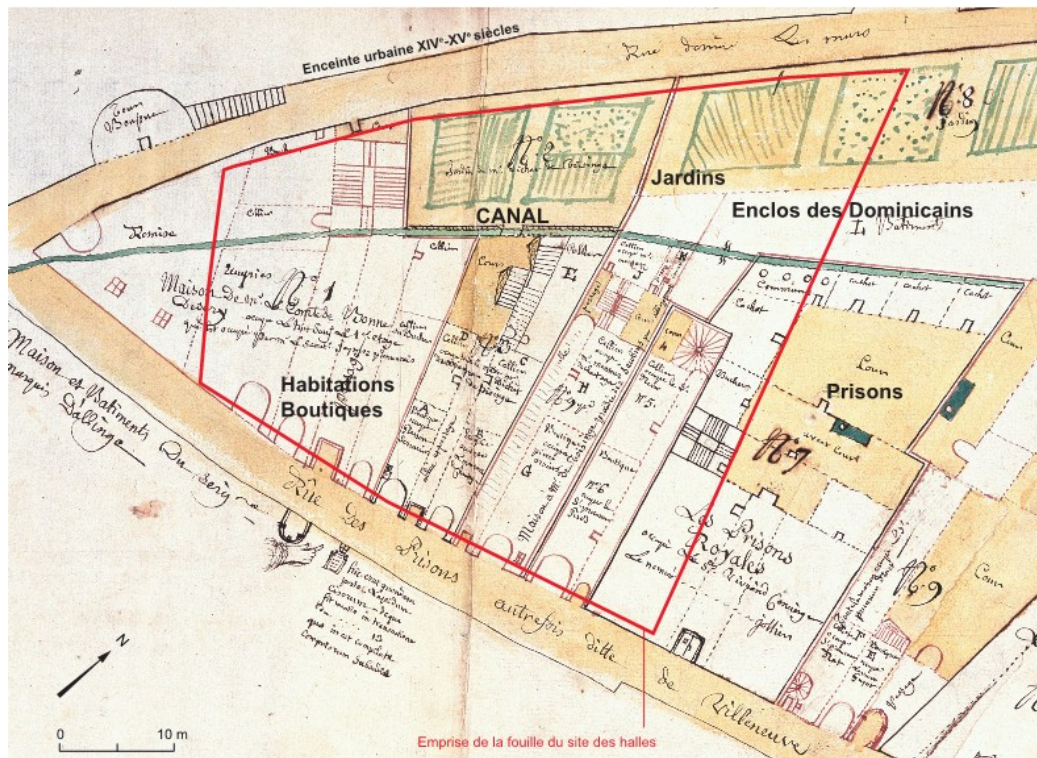


Fig. 2 – Extrait du « plan des canaux » de la dizaine de la rue Saint-Antoine (1790-1792), avec le secteur de la fouille des halles (<https://patrimoines.savoie.fr/>, ADS, 1FiC 133). (DAO : S. Bocquet, Inrap)

Le site des halles

La fouille réalisée en 2008 sur le site des halles, localisé à l'ouest de la ville et à son point le plus bas, a permis d'observer à l'échelle d'un îlot l'évolution d'un terrain gorgé d'eau et son atterrissement progressif suite aux interventions humaines, afin de gagner de l'espace à urbaniser et de servir l'extension de la ville.

L'analyse géomorphologique a mis en évidence une importante phase alluviale historique, antérieure au XIII^e siècle. Le secteur est d'abord sous les eaux d'un chenal. Après l'éloignement ou l'encaissement de ce chenal, qui continue de déborder, seuls des sédiments fins atteignent le site. Celui-ci évolue en une plaine d'inondation, vers les XI^e-XII^e siècles, au moment où apparaît dans les textes le bourg de Chambéry. Bien qu'encore inondée, la plaine est fréquentée et exploitée par les riverains aux XIII^e-XIV^e siècles, notamment par le creusement d'un très large fossé, entretenu et aménagé, qui draine le secteur. Ses proportions importantes (10-12 m de largeur) posent par ailleurs la question d'une limite de l'espace urbain. Ce fossé finit par se combler mais une dépression longitudinale centrale persiste et entretient un environnement humide.

À la fin du XIV^e-début du XV^e siècle, les traces d'activités agropastorales se multiplient. Des constructions modestes et précaires apparaissent et montrent la colonisation par les habitants des terrains, lesquels bordent désormais les habitations implantées de l'autre côté de la rue Villeneuve (actuelle rue Bonivard). Parallèlement, la morphologie du secteur est bouleversée par la construction de la nouvelle enceinte urbaine, en grande partie élevée vers 1390 (Brondy 1988, p. 19, 56). Son tracé englobe ce secteur auparavant marginal dans la ville close.

Vers le début du XV^e siècle, un canal maçonné au moyen de galets calibrés, large de 2 à 2,50 m, est construit dans l'axe de l'ancien fossé alors comblé, pour drainer l'îlot et/ou servir à dériver un chenal situé hors de l'emprise de la fouille (fig. 3). Sa mise en place est globalement concomitante de l'installation d'un couvent

dominicain (à partir de 1418) et de celle de maisons alignées sur la rue Villeneuve. Les modalités de l'implantation dominicaine, qui nécessite de vastes parcelles libres pour étendre ses constructions (église, logements, communs, jardins, etc.), rappellent d'autres exemples de fondations de couvents d'ordres mendiants se trouvant également en périphérie des premières enceintes, souvent sur des terrains médiocres, à des emplacements non choisis par les religieux car provenant de dons fonciers (Volti 2003 ; Montagnes 1979 ; Robert 2011). Une partie des déchets de taille des blocs issus des chantiers des nouvelles constructions est laissée sur place et constitue des remblais d'assainissement des sols.

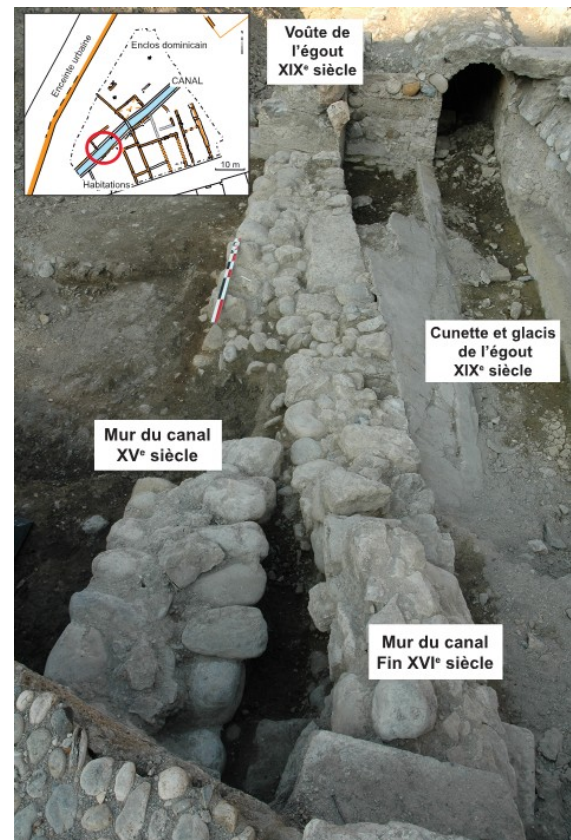


Fig. 3 – Une portion du canal du XV^e siècle, rétrécie par le canal moderne, puis aménagée en égout au XIX^e siècle, vue vers le sud-ouest (Cliché : M. Goy, Inrap ; DAO : S. Bocquet, Inrap)

Avec la densification du bâti à partir des XVI^e-XVII^e siècles, certaines sections du canal nécessitent des reconstructions et des rehaussements. Les nouvelles maçonneries éventrent l'ancien ouvrage, parfois en le rétrécissent ou en rectifient le tracé, pour améliorer le débit des eaux. Des sections aux mises en œuvre différentes indiquent que ces travaux se déroulent par tronçons, lesquels renvoient généralement aux limites des maisons ou des parcelles. Ce constat pose la question du commanditaire des réfections, à savoir les propriétaires fonciers ou les autorités municipales veillant au bon entretien des canaux.

Si le canal joue pleinement son rôle de drainage durant l'époque moderne, l'eau continue d'arriver dans de moindres proportions par remontée de la nappe phréatique ou par infiltrations. Les jardins dominicains sont par exemple équipés de canalisations drainantes (XVI^e-XVII^e siècles). La proximité de l'eau peut aussi être exploitée, avec l'installation de structure de captage en bois, pour un usage vivrier par exemple.

La dépossession des Dominicains durant la période révolutionnaire (1793-1794) libère de vastes terrains et profite à la reconstruction des prisons que les religieux hébergeaient dans leurs locaux depuis le XVI^e siècle. Pour ce nouveau bâtiment public, les murs sont fondés sur des pieux battus, longs de 3 à 4 m, recevant un quadrillage de madriers et de poutres associé à un bourrage de cailloux, qui porte la fondation maçonnée.

Parallèlement à l'extension des constructions qui se poursuit, la transformation nécessaire et attendue de l'ancien canal en égout s'opère au cours du dernier quart du XIX^e siècle et participe d'un programme d'assainissement général de la ville. Le fond de la canalisation est doté d'une cunette maçonnée et d'un glacis qui dirigent les eaux tout en empêchant un creusement qui déchausserait les murs.

L'histoire contemporaine du secteur évolue de nouveau en 1936-1937, après la démolition des prisons au profit d'un ambitieux bâtiment servant de halles. Pour sa construction et afin de

pallier les contraintes du sol, les architectes doivent à leur tour recourir à des pilots de béton et à des longrines.

Aucune cave n'existe pour les maisons de l'îlot, en raison de la proximité de la nappe phréatique. Il n'a pas non plus été observé de pieux sous les murs des habitations ou sous celles des pièces accessibles du couvent dominicain. On trouve toutefois des mentions de pilotis dans des textes des XVII^e et XVIII^e siècles. En revanche, la profondeur des fondations peut atteindre 2 m.

Dans l'emprise fouillée, un seul puits est creusé, à la fin du XVIII^e siècle. L'approvisionnement en eau potable des habitants pouvait, notamment, se faire grâce à des fontaines publiques, alimentées par des tuyaux en bois ou bourneaux, à l'image d'un tronçon daté du début du XV^e siècle trouvé en fouille. D'après les textes médiévaux et modernes, le canal sert surtout de collecteur pour les ordures ménagères, les matières fécales ainsi que pour divers gravats et matériaux. Ces pratiques entraînent régulièrement l'obstruction du réseau et son inefficacité. Lors des épisodes de crue, l'encombrement par les déchets aggrave en effet les débordements des eaux, d'autant que ces déchets sont bloqués par les herses ou des grilles installées sous le rempart urbain ou sous les immeubles. Nombre d'ordonnances et de règlements municipaux tentent, en vain, d'interdire ces décharges, car les opérations de curage, généralement localisées, par le transport des détritiques hors de la ville, s'avèrent onéreuses.

Dans le secteur fouillé, il faut attendre le XVII^e siècle pour qu'une première, et alors unique, section de canal soit voûtée. On ne peut préciser si pour les autres des planches de bois composaient une fermeture possible et/ou un moyen de franchissement.

Conclusion

L'appropriation par l'homme de terrains soumis à d'importantes contraintes hydrologiques est bien illustrée par le site des halles à Chambéry. À la plaine inondée et marécageuse qui borde le bourg naissant des XI^e-XII^e siècles succèdent des terrains humides assainis au moyen d'un large fossé et dévolus à des activités agropastorales. Les sols s'assèchent progressivement sous l'apport de remblais et suite à la construction d'un canal drainant maçonné. Ces efforts permettent l'urbanisation d'un nouvel îlot dont les bâtiments attestent des mises en œuvre adaptées à la nature du sol.

Les canaux hérités du Moyen Âge et réaménagés en égouts au XIX^e siècle sont aujourd'hui un peu oubliés bien qu'ils restent pour partie actifs et entretenus manuellement.

À Chambéry, les entrées sur le sujet de l'eau dans la ville sont multiples mais encore embryonnaires du point de vue des observations archéologiques, tout comme dans les autres villes alpines régionales. Les résultats du site des halles ouvrent une fenêtre ; ils devront être complétés lors de l'opportunité de futures fouilles.

Bibliographie

Brondy 1988 : *Chambéry - Histoire d'une capitale*, Lyon, Éditions du CNRS et Presses universitaires de Lyon, 1988, 333 p.

Chapperon 1863 : *Chambéry à la fin du XIV^e siècle*, Paris, Dumoulin, 1863.

Montagnes 1979 : *Architecture dominicaine en Provence. Archéologie médiévale méditerranéenne*, Mémoire n°1, Paris, Éditions du CNRS, 1979, 133 p., 67 planches.

Mougin 1914 : *Les torrents de la Savoie*, Grenoble, Société d'Histoire Naturelle de Savoie, Grands établissements de l'imprimerie générale, 1914, p. 625-670.

Robert 2011 : « La construction de la forme urbaine de Pontoise au Moyen Âge : entre "impensé" et stratégies des élites », *Archéologie Médiévale*, 41, p. 123-167.

Townley 1999 : *Chambéry et les Chambériens 1660-1792*, Chambéry, Historic'one, 164 p.

Volti 2003 : *Les couvents des ordres mendiants et leur environnement à la fin du Moyen Âge. Le nord de la France et les anciens Pays-Bas méridionaux*, Paris, CNRS éditions, 2003, 312 p.